

Elisabeth De Franceschi

# Le Séminaire IV : mise en perspectives

**L**e *Séminaire IV*<sup>1</sup> est prononcé en 1956-57, alors que Lacan, né en 1901, est âgé de 55 à 56 ans.

Lacan a amorcé son retour aux textes freudiens dès 1951. Les premiers séminaires (*Les écrits techniques de Freud* en 1953-54 ; *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* en 1954-55 ; enfin *Les psychoses* en 1955-56 - le nom de Freud ne figure pas dans ce dernier titre, mais ce séminaire se développe en prenant appui sur des textes freudiens importants- se sont inscrits ouvertement dans la référence à Freud.

Pour le *Séminaire IV*, l'édition de l'A.F.I. donne le titre *La relation d'objet et les structures freudiennes*. L'édition du Seuil indique simplement *La relation d'objet*, or Lacan commente la deuxième partie du titre dans sa séance d'introduction. Le choix éditorial est tributaire d'une certaine idée concernant l'orientation de ce séminaire : l'ac-

cent étant mis ou non sur la référence freudienne d'une part, et d'autre part sur l'importance accordée au terme «structures» — qui court comme un fil conducteur dans tout le texte.

«Objet» vient du latin *objectum*, de *ob*, «devant, au-devant de», d'où «en vue de» : le sens local conduit parfois vers l'idée d'hostilité (c'est l'adversaire que l'on trouve en face de soi) ; *objectum* désigne ce qui est jeté ou placé devant, donc ce que l'on perçoit par les sens. L'objet, situé dans un dehors, suscite chez le sujet un intérêt d'ordre affectif ; vers lui tendent désir, actions, pulsion. En psychanalyse, nous utilisons couramment les expressions «relation d'objet», «choix d'objet».

***Dans l'émotion  
qui étreint Lacan  
devant le petit  
Hans, pourrait  
s'entr'apercevoir  
une dramaturgie  
«interne», non  
dite, mais redou-  
blant sourdement  
la dramaturgie  
«externe» (la mise  
en scène) du  
Séminaire***

Lacan a d'emblée lié l'objet à la souffrance qu'il engendre : «*c'est un fait que l'objet est loin d'être univoque, et qu'il provoque chez le sujet la détresse de la réjection aussi bien que l'incitation libidinale toujours renaissante, grâce à quoi cette détresse est réactivée*»<sup>2</sup>. La détresse connote l'aspect de dysharmonie inévitable, inhérent à la relation d'objet. L'expression «grâce à quoi» est ici préférée par Lacan à l'expression «par laquelle», qui serait neutre : comme si Lacan suggérait d'une certaine façon qu'il y a quelque chose de positif dans le fait, pour «l'incitation libidinale», de provoquer la réactivation de la «détresse de la réjection».

Voici la première (et seule) fois que le

<sup>1</sup> Les références des citations des *Séminaires* sont données d'après l'édition du Seuil (disponible dans le commerce), et d'après les transcriptions de l'A.F.I. lorsqu'il s'agit de séminaires non publiés au Seuil.

<sup>2</sup> *Séminaire II*, "le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse", 1er juin 55, "l'analyse objectivée", Seuil, p. 293.

vocable «structures», qui fait pourtant partie des *leitmotive* de Lacan, figure dans le titre d'un séminaire. En avril 1956, Lacan en a donné une définition : «*la structure est d'abord un groupe d'éléments formant un ensemble covariant*»<sup>3</sup> ; quelques mois plus tard, le titre du *Séminaire IV* s'inscrit donc dans l'axe de ce thème de réflexion. Or il s'agit d'un terme-manifeste, qui désigne l'idée d'agencement, d'organisation d'un ensemble complexe constitué de plusieurs éléments en interaction, avec l'accent mis sur les relations existant entre ces différents éléments, leur solidarité. Ce terme commence à être en vogue dans les années 50. A l'automne 1956, Lacan en fait donc un usage ostensible dans le champ de la théorie psychanalytique ; cette démarche est récente : en effet, jusqu'ici, ce terme intervenait dans d'autres domaines, avec différentes acceptions, depuis son entrée dans le vocabulaire des sciences sociales au dix-neuvième siècle :

— dans la théorie marxiste (notions d'infrastructure économique, de superstructure idéologique)<sup>4</sup>.

— en linguistique et en phonologie (Valéry en 1905, puis Saussure, Troubetzkoy, Jakobson) : agencement interne des unités qui forment un système linguistique.

— en psychologie.

— en philosophie (1921) : ensemble formé de phénomènes solidaires, tels que chacun d'eux tient ses caractères de sa relation avec les autres et du fait qu'il appartient à l'ensemble (pris isolément, ces éléments perdent leur valeur).

— en mathématiques (à partir de 1948) : ensemble de notions qui, associées, permettent de définir et de classer des objets mathématiques.

— en sociologie et en anthropologie : le terme fait son entrée dans ce champ en 1949 par emprunt à la linguistique, avec la parution de l'ouvrage de Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*.

L'usage du terme «structure» se répandra dans les sciences humaines à partir des années 1960. Le mot «structuralisme» apparaît d'abord en linguistique (en 1945).

Dans le titre du *Séminaire IV*, le vocable «structure» permet à Lacan de mettre en exergue

un aspect de la théorie freudienne. Or ce faisant, Lacan propose, bien qu'il ne le dise pas, une lecture personnelle de l'œuvre freudien : Freud n'a jamais mis l'accent sur le fait de dégager des structures, bien qu'il ait réellement obtenu ce résultat ; Lacan «découvre» donc dans le corpus freudien quelque chose qui y était présent (notamment par la volonté de faire apparaître des articulations, des interactions, et par la formalisation d'une topique relevant effectivement de structures) mais qui jusqu'alors n'avait pas été mis en évidence me semble-t-il.

Le titre de Lacan ouvre une perspective polémique, dans la mesure où il évoque le structuralisme de Lévi-Strauss, et où d'autre part il récuse implicitement tant le biologisme, que la lecture philosophique particulière de Freud apportée par les phénoménologues.

Or de 1953 à 1963, années où Lacan effectue sa relève freudienne, le public des séminaires est formé de philosophes, psychiatres, psychanalystes, écrivains.

Bientôt, Lacan apprendra à considérer le terme «structure» avec la distance de l'humour et une bienveillance amusée, tout en soulignant l'utilité de ce qu'il désigne : «*quelqu'un, un petit peu inquiet, j'imagine, de la tournure que j'allais donner aux choses, m'a demandé : « De quoi comptez-vous parler dans la suite de l'année ? » Et j'ai répondu : « Je compte aborder des questions de structure ». Comme cela, je ne me suis pas compromis. Néanmoins, c'est bien de questions de structure que j'entends vous parler (...) Pour le dire simplement, il s'agit de mettre en place les choses dont vous parlez tous les jours et dans lesquelles vous vous embrouillez tous les jours d'une façon qui finit par ne même plus vous gêner*»<sup>5</sup>.

\* \* \*

Le paysage intellectuel de Lacan au milieu des années 50 témoigne d'une grande curiosité intellectuelle : Lacan se tourne vers l'anthropologie sociale (Lévi-Strauss), la philosophie (Heidegger), la linguistique...

Lévi-Strauss a soutenu sa thèse en 1948 ; Lacan a découvert *Les structures élémentaires*

<sup>3</sup> *Séminaire III*, "les psychoses", 11 avril 56, "le signifiant, comme tel, ne signifie rien", Seuil, p. 207.

<sup>4</sup> Remarque faite par Claude Gaignebet durant la discussion.

<sup>5</sup> *Séminaire V*, "les formations de l'inconscient", 15 janvier 1958, "la métaphore paternelle", Seuil, p. 161.

de la parenté quelques années avant le Séminaire IV ; il a lu les articles de Lévi-Strauss, il a aussi assisté à la conférence sur la fonction symbolique prononcée par Lévi-Strauss le 30 novembre 1954 à Sainte-Anne.

Il adopte l'idée de l'autonomie de la fonction symbolique et du registre symbolique. Selon Lévi-Strauss, «*les symboles sont plus réels que ce qu'ils symbolisent, le signifiant précède et détermine le signifié*»<sup>6</sup>. Lacan, qui se dit «*soutenu et porté*» par le discours de Lévi-Strauss, fait écho en déclarant : «*la fonction du signifiant, au sens qu'a ce terme en linguistique, en tant que signifiant, je ne dirai pas seulement se distingue par ses lois, mais prévaut sur le signifié à quoi il les impose*»<sup>7</sup>.

Lévi-Strauss définit la fonction symbolique comme la loi de l'organisation inconsciente des sociétés humaines ; Lacan l'érige en principe inconscient unique permettant d'organiser «*la multiplicité des situations particulières à chaque sujet*»<sup>8</sup>, et parle d'«*universel symbolique*»<sup>9</sup>.

Dès cette époque, Lacan considère donc l'inconscient comme une structure langagière.

Cette conception détermine des remaniements majeurs dans la théorie psychanalytique<sup>10</sup> : elle conduit Lacan à abandonner en grande partie le déterminisme biologique (auquel Freud était resté attaché), à récuser la psychologie du moi (*Ich*) chère aux néo-freudiens, et à lui substituer la notion de sujet (divisé entre un *moi*, lieu des illusions imaginaires, et

un *je*, véhicule d'une parole). Enfin Lacan ne considère plus le complexe d'Œdipe comme un universel naturel mais comme un universel symbolique.

Trois moments importants ponctuent l'année 1953.

Dans «Le mythe individuel du névrosé»<sup>11</sup> (exposé du 4 mars 1953), Lacan applique au cas de l'homme aux rats la grille des structures de la parenté élaborée par Lévi-Strauss, et «formalise» le cas à l'aide de lettres (a, b, c, d) qui s'associent et permutent à la génération suivante<sup>12</sup>. Le mythe individuel du névrosé «*n'est donc rien d'autre qu'une structure complexe par laquelle chaque sujet se trouve rattaché à une constellation originelle dont les éléments permutent et se répètent de génération en génération, tel le mémorial d'une histoire généalogique*», estime Elisabeth Roudinesco<sup>13</sup>. A quoi l'on pourrait ajouter que cette structure signifiante qui insiste pourrait fonder une «logique» transgénérationnelle.

L'expression «nom-du-père»<sup>14</sup> apparaît pour la première fois dans cet exposé, où Lacan lit le complexe d'Œdipe comme un mythe, et remplace le système triangulaire freudien par un système quaternaire formé par la fonction symbolique (identifiée à une fonction paternelle, déchirée entre une réalité biologique et une nomination), le moi (défini comme «*quelque chose que le sujet éprouve d'abord comme étranger à l'intérieur de lui*»<sup>15</sup>) et le sujet — ces deux derniers termes fondant la relation narcis-

---

<sup>6</sup> Voir Claude Lévi-Strauss, «l'œuvre de Marcel Mauss», in *Cah. int. sociol.*, vol. VIII, 1950.

<sup>7</sup> Lacan, intervention sur l'exposé de Claude Lévi-Strauss sur les rapports entre la mythologie et le rituel, société française de philosophie, 21 mai 1956, in *Bulletin de la société française de philosophie*, 3, 1956, p. 109. Cf. Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan, esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, pp. 282-283, p. 598, p. 637.

<sup>8</sup> E. Roudinesco, *Jacques Lacan, esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, p. 288.

<sup>9</sup> *Séminaire, II*, 1er décembre 1954, «l'univers symbolique», Seuil, pp. 46-48 (commentaire de la conférence sur la fonction symbolique prononcée par Lévi-Strauss à Sainte-Anne le 30 novembre 1954) et p. 49 : «*il est impossible d'ordonner d'une façon correcte les divers aspects du transfert, si on ne part pas d'une définition de la parole, de la fonction créatrice, fondatrice, de la parole pleine*».

<sup>10</sup> Roudinesco, *op. cit.*, p. 283. <sup>14</sup> «*Il faudrait que le père ne soit pas seulement le nom-du-père, mais qu'il représente dans toute sa plénitude la valeur symbolique cristallisée dans sa fonction*», in «Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et Vérité dans la névrose», *Ornicar 17/18*, 1979, p. 305.

<sup>11</sup> «Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et Vérité dans la névrose», Collège philosophique, Centre de documentation universitaire, 1953 ; *Ornicar 17/18*, 1979, pp. 289-307.

<sup>12</sup> Voir l'analyse de ce travail faite par Lacan en 1956 durant son intervention concernant l'exposé de Claude Lévi-Strauss sur les rapports entre la mythologie et le rituel, société française de philosophie, 21 mai 1956, in *Bulletin de la société française de philosophie*, 3, 1956. Cf. Roudinesco, *op. cit.*, p. 285.

<sup>13</sup> Roudinesco, *op. cit.*, p. 287.

<sup>14</sup> «*Il faudrait que le père ne soit pas seulement le nom-du-père, mais qu'il représente dans toute sa plénitude la valeur symbolique cristallisée dans sa fonction*», in «Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et Vérité dans la névrose», *Ornicar 17/18*, 1979, p. 305.

<sup>15</sup> *Ibidem*, éd. cit., p. 305.

sique — enfin la mort «*imaginée, imaginaire*»<sup>16</sup> (qui condense la notion freudienne de pulsion de mort, la conception hégéliano-kojévienne de lutte à mort et la vision heideggerienne de l'être pour la mort).

Lacan élabore donc une sorte de relève des conceptions freudiennes ; simultanément, il met en place un système structural.

Au cours de la même année, dans la conférence intitulée «Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel»<sup>17</sup>, il instaure une topique.

Le Symbolique, fonction «*attachée à la fonction du langage et plus spécialement à la fonction du signifiant*»<sup>18</sup>, permet de repenser l'inconscient freudien comme le lieu d'une médiation comparable à celle du signifiant dans le registre de la langue : en effet, l'ordre symbolique est conçu comme une structure inconsciente.

A l'Imaginaire se rattachent tous les phénomènes liés à la construction de soi : captation, anticipation, illusion. Ce registre connote le rapport du sujet à ses identifications formatrices. Mais l'imaginaire désigne aussi un rapport du sujet au réel, dont la caractéristique est d'être illusoire (il n'y a rien de semblable chez le psychotique, «*qui lorsqu'il perd la réalisation du réel, ne retrouve, lui, aucune substitution imaginaire*»<sup>19</sup>).

Le Réel, par référence à la «réalité psychique» freudienne, se rapporte d'abord au désir inconscient et à ses fantasmes connexes (pour Freud, la réalité psychique possède une cohérence et une consistance propres), donc à une réalité subjective fondée sur le fantasme. En outre, par référence à l'idée de «reste», de «part maudite», empruntée par Lacan — sans le dire — à la «science hétérologique» de Georges Bataille (qu'on peut définir comme la «*science de l'inas-similable, de l'irrécupérable, des déchets et «restes*»») <sup>20</sup>, le réel désigne une réalité désirante exclue de toute symbolisation, et inaccessible

à toute pensée subjective, et à la raison : autre réalité, ou réalité autre.

Au début du *Séminaire IV*<sup>21</sup>, Lacan déclarera : «*ce qui est trouvé dans le réel, est-ce l'objet ? (...) le réel a plus d'un sens (...) le réel est à la limite de notre expérience*». La comparaison entre le réel et la centrale hydroélectrique sur un fleuve associera les termes «réel» et «réalité». Le réel est d'abord «*l'ensemble de ce qui se passe effectivement*» (*Wirklichkeit*), «*ce qui implique en soi toute possibilité d'effet, de Wirkung. C'est l'ensemble du mécanisme*», qui renvoie à la notion d'énergétique : il s'agit ici de la réalité psychique, c'est-à-dire de «*ce qui est réellement en jeu dans l'exercice de la réalité analytique*», définie comme «*la Wirklichkeit symbolique*» constituée par «*le conflit, la dialectique, l'organisation, la structuration d'éléments qui se composent et s'édifient*». Cette réalité ne doit pas être confondue avec «*la réalité dernière*» qui, elle, forme «*le Stoff, ou la matière primitive, ou l'impulsion, ou le flux, ou la tendance*», soit quelque chose «*qui serait là de toute éternité*». Lacan montrera enfin quelles difficultés la notion de «principe de réalité», opposée à celle de «principe de plaisir», est susceptible de soulever.

Enfin, le «discours de Rome» (prononcé le 26 septembre 53)<sup>22</sup>, qui introduit «Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse», intègre à ce système une doctrine de la cure, où l'analyste est défini comme un praticien de la fonction symbolique (plus tard Lacan le nommera «*sujet supposé savoir*»). Un «supposé maître» déchiffre une parole ainsi qu'un commentateur le ferait pour un texte.

Le rapport avec Heidegger a marqué les dernières années précédant le *Séminaire IV*.

En 1955, Lacan se rend à Fribourg avec Jean Beaufret, entré en analyse avec lui en avril 1951 (la cure a pris fin en mai 53). Il y rencontre Heidegger et lui demande l'autorisation de

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 306.

<sup>17</sup> Conférence du 8 juillet 53 ; voir le Bulletin de l'Association freudienne, I, 1982, pp. 4-13. Voir aussi à ce propos le *Séminaire I* et le *Séminaire II*. Ainsi, dans le *Séminaire I*, «les écrits techniques de Freud», par exemple le chapitre VII, «la topique de l'imaginaire» (24 février 1954) : «réalité : le chaos originel ; Imaginaire : la naissance du moi. Symbolique : les positions du sujet». Seuil, pp. 87-103.

<sup>18</sup> Voir le *dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de Roland CHEMAMA et Bernard VANDERMERSCH, éd. Larousse.

<sup>19</sup> *Séminaire I*, «Les écrits techniques de Freud», 17 mars 1954, «sur le narcissisme», p. 134.

<sup>20</sup> Roudinesco, *op. cit.*, p. 186.

<sup>21</sup> *Séminaire IV*, 28 novembre 1956, «les trois formes du manque d'objet», Seuil, pp. 30-33.

<sup>22</sup> «Discours de Rome», in *Autres écrits*, Seuil, pp. 133-164.

traduire un de ses articles, «Logos»<sup>23</sup>, pour le publier dans le premier numéro de *La Psychanalyse*, numéro dont il a la charge, et qui sera consacré à la parole et au langage.

En 1956, Lacan traduit «Logos» ; il n'achève pas ce travail, laissant de côté la dernière partie du texte<sup>24</sup>.

L'article de Heidegger se présente comme le commentaire du fragment 50 d'Héraclite : «*si ce n'est pas moi, mais le Sens, que vous avez entendu, il est sage alors de dire dans le même sens : Tout est Un*». Heidegger, jouant sur l'homophonie des mots grecs λόγος («parole, mot, dire, composition en prose, raison, faculté de raisonner, jugement») et λέγειν («coucher, se coucher», mais aussi «rassembler, recueillir, choisir», et également «prononcer une parole, dire, parler, déclarer, lire à haute voix») et sur celle des verbes allemands *legen* («coucher, poser, placer, étendre») et *lesen* («ramasser, récolter, cueillir, choisir, lire»), écrit : «*Héraclite considère un entendre et un dire (...) dire, c'est λέγειν (...) le parler du langage se produit à partir de la non-occultation des choses présentes et se détermine comme le laisser-étendu-ensemble-devant, conformément au fait que la chose présente est étendue devant nous*»<sup>25</sup>. Il définit le logos comme «*la Pose recueillante*»<sup>26</sup>, «*l'être du langage*», «*la présence de l'étant*», «*un abri pour l'être*», «*l'être de la parole disante*». Selon Heidegger, «*en fait les Grecs habitaient dans cet être du langage. Seulement ils ne l'ont jamais pensé, et pas même Héraclite. Ainsi les Grecs ont-ils sans doute l'expérience du dire. Mais ils ne pensent jamais, pas même Héraclite, l'être du langage spécialement comme le Λόγος comme la pose recueillante*»<sup>27</sup>. Ainsi donc, «*une seule fois, au début de la pensée occidentale, l'être du langage est apparu, le temps d'un éclair, dans la lumière de l'être. Une fois, lorsque Héraclite pensa le λόγος comme mot directeur, pour penser dans ce mot l'être de l'étant*» ; cependant cet «*éclair s'éteignit subitement. Personne ne saisit son rayon ni la proxi-*

*mité de ce qu'il éclairait. Nous ne voyons cet éclair que si nous entrons dans l'orage de l'être*»<sup>28</sup>.

Cet article appartient à un ensemble de trois textes qui portent la trace de l'engagement nazi du philosophe. Pour «Logos», existent deux versions : par rapport à la version de 1951, celle de 1954 comporte un ajout, un paragraphe dans lequel Heidegger met l'accent sur la supériorité de la langue allemande, «*la seule capable de redécouvrir la vérité originelle de la langue grecque et de fournir à l'homme une doctrine de salut lui permettant de transformer le monde*»<sup>29</sup>, estime-t-il.

Lacan, qui choisit de traduire la première version, non la seconde, a sans doute été fasciné par le thème même de l'article (le logos), par la conception héraclitéenne du langage comme ce qui oblige le sujet «*à s'effacer devant la vérité qu'il énonce, et qui le dépasse*»<sup>30</sup>, par l'idée de transcendance du langage, par le style de Heidegger, et aussi par l'idée qu'Héraclite est un maître sans maître : Lacan peut s'identifier aisément à une telle figure, comme il peut, d'un autre côté, s'identifier à la figure de Heidegger, lequel suggère qu'il est le seul capable de recevoir le message d'Héraclite — de même Lacan veut-il se présenter comme le seul qui soit à même de comprendre et de répercuter le message de Freud. Heidegger écrit : «*que serait-il arrivé, si Héraclite — et après lui les Grecs — avaient pensé spécialement l'être du langage comme λόγος, comme la Pose recueillante ? Rien de moins que ceci : les Grecs auraient pensé l'être du langage à partir de l'être de l'être, bien plus, ils l'auraient pensé comme ce dernier lui-même (...) Mais tout ceci ne s'est pas produit*»<sup>31</sup> — du moins pas avant l'arrivée de Heidegger, croit-on comprendre. Dans la parole, la vérité se présente voilée, et se dévoile ; d'où dans le «Discours de Rome» : «*il s'agit là en effet non de passage à la conscience, mais de passage à la parole (...) et il faut que la parole soit entendue par quelqu'un là où elle ne pou-*

<sup>23</sup> Heidegger, «Logos». Voir la traduction de ce texte par Jean Beaufret in *Essais et conférences*, Gallimard, «tel», pp. 249-278.

<sup>24</sup> *La Psychanalyse*, I, P.U.F., 1956, pp. 52-79.

<sup>25</sup> Heidegger, «Logos», éd. cit., p. 257.

<sup>26</sup> *Idem, ibidem*, p. 260.

<sup>27</sup> *Idem, ibidem*, pp. 276-277.

<sup>28</sup> *Idem, ibidem*, p. 277-278.

<sup>29</sup> Roudinesco, *op. cit.*, p. 300.

<sup>30</sup> Roudinesco, *op. cit.*, p. 301.

<sup>31</sup> Heidegger, «Logos», éd. cit., p. 277 ; une note du traducteur indique : «*das Wesen der Sprache aux dem Wesen des Seins*».

vaît même être lue par personne : message dont le chiffre est perdu ou le destinataire mort»<sup>32</sup>. Il faut laisser agir la parole, ou le signifiant, en distinguant entre «la personne étendue sur le divan analytique», et «celle qui parle»<sup>33</sup> : la parole parle d'elle-même, à travers celui qui parle, et qui n'est que le véhicule d'une parole (ou d'un texte) qui le dépasse et le transit. L'analyse serait-elle un «laisser-agir de la parole» ? Doit-on concevoir l'interprétation comme une «révélation du sens»<sup>34</sup> ?

Durant l'année au cours de laquelle il développe le *Séminaire IV*, Lacan se dégage de la fascination exercée par Heidegger. En mai 1957, «L'instance de la lettre dans l'inconscient, ou la raison depuis Freud»<sup>35</sup> se réfère à Heidegger... pour s'en démarquer : «quand je parle de Heidegger ou plutôt quand je le traduis, je m'efforce de laisser à la parole qu'il profère sa signifiante souveraine»<sup>36</sup> : l'hommage est appuyé, mais dans la première partie de cette conférence (intitulée «le sens de la lettre»), Lacan affirme qu'au-delà de la parole, «c'est toute la structure du langage que l'expérience psychanalytique découvre dans l'inconscient»<sup>37</sup> — l'inconscient n'est donc pas, ou pas seulement, le siège des instincts ou pulsions. Or cette affirmation renvoie à des références (Lévi-Strauss, Saussure et surtout Jakobson) autres que la référence heideggerienne.

A Saussure (qu'il a relu en 1954<sup>38</sup>), Lacan emprunte les notions de signifiant, signifié, signe, symbole. Il insiste sur la dimension d'erreur, de méprise, d'ambiguïté de la parole, sur l'impuissance des signes à enseigner et sur la dialectique fondatrice de la vérité de la parole :

une vérité d'au-delà de la parole.

La théorisation de l'inconscient en termes de structure s'effectue en deux étapes : avec Lévi-Strauss en 1953, et avec Jakobson en 1957.

La rencontre de Bonneval sur l'inconscient<sup>39</sup>, en 1960, verra un affrontement entre les tenants d'un freudisme phénoménologique et les partisans de la structure. Merleau-Ponty s'y déclarera opposé à «la thèse, totalitaire à ses yeux, d'un inconscient entièrement soumis aux lois du langage»<sup>40</sup> ; une polémique mettra aussi Lacan aux prises avec Laplanche, qui considère que l'inconscient est la condition du langage<sup>41</sup>.

La fonction du symbolique, la fonction de la parole, le lien entre le symbolique et la fonction paternelle, font l'objet d'un travail et d'un nouage décisifs dans la pensée de Lacan en cette deuxième partie des années 50.

Dans le *Séminaire II*, Lacan illustre sa démarche en s'appuyant sur *La lettre volée*, d'Edgar Poe : «le jeu du symbole représente et organise, indépendamment de son support humain, ce quelque chose qui s'appelle un sujet. Le sujet humain ne foment pas ce jeu, il y prend sa place, et y joue le rôle des petits plus et des petits moins»<sup>42</sup>. Il est lui-même un élément dans cette chaîne qui, dès qu'elle est déroulée, s'organise suivant des lois»<sup>43</sup>. Lacan parle d'efficacité symbolique, de «chaîne symbolique» formée d'unités significatives, des lois propres à l'agencement des signifiants. Le rapport du sujet au symbolique n'est donc pas exprimable en termes génétiques. Or chez Freud, il y a, «et c'est ce qu'il y a de plus caduc dans son œuvre», une «pente (...) à recourir souvent à un point de vue génétique»<sup>44</sup>, relève Lacan.

<sup>32</sup> «Discours de Rome», éd. cit., p. 140.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 145.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 136.

<sup>35</sup> Conférence prononcée le 9 mai 1957 devant le groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès-lettres (Sorbonne). *Ecrits*, Seuil, pp. 493-528.

<sup>36</sup> «L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud», in *Ecrits*, Seuil, p. 528.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 495.

<sup>38</sup> Voir toute la fin du *Séminaire I*, notamment pp. 271-294. Le 23 juin 1954, («*De locutionis significatione*», pp. 271-274), Lacan établit la distinction entre discours apparent et discours masqué, apporte les notions de signifiant, signifié, signification, signifiable ; le 30 juin 1954, il développe l'idée que «La vérité surgit de la méprise» (pp. 287 sqq.) ; enfin le 7 juillet 1954 («Le concept de l'analyse», pp. 301-316), il verbalise la notion de «discours comme travail».

<sup>39</sup> Colloque où Lacan présente une intervention intitulée «Position de l'inconscient». Voir *L'inconscient*, actes du colloque de Bonneval, Desclée de Brouwers, 1966, et *Ecrits*, pp. 829-850.

<sup>40</sup> Roudinesco, *op. cit.*, p. 335.

<sup>41</sup> Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France, II*, Seuil, pp. 317-326.

<sup>42</sup> Il s'agit du jeu du pair et de l'impair.

<sup>43</sup> *Séminaire II*, 25 mai 1955, «introduction du grand Autre», p. 287.

<sup>44</sup> *Ibidem*, 12 mai 1955, «questions à celui qui enseigne», p. 247.

L'avènement de la parole coïncide avec la manifestation du désir : *«c'est toujours au joint de la parole, au niveau de son apparition, de son émergence, de sa surgescence, que se produit la manifestation du désir. Le désir surgit au moment de s'incarner dans une parole, surgit avec le symbolisme»*<sup>45</sup>. La parole ferait donc exister le désir. Le travail de l'analyste consiste à *«apprendre au sujet à nommer, à articuler, à faire passer à l'existence, ce désir qui, littéralement, est en deçà de l'existence (...) En le nommant, le sujet crée, fait surgir, une nouvelle présence dans le monde. Il introduit la présence comme telle, et du même coup, creuse l'absence comme telle. C'est à ce niveau-là seulement qu'est concevable l'action de l'interprétation»*<sup>46</sup>. Car le sujet ne sait pas ce qu'il dit : Lacan parle de *«mur du langage»*<sup>47</sup>.

La séance du 25 mai 1955 introduit le schéma L<sup>48</sup>, que Lacan reprendra au début du *Séminaire IV*, et formule le rapport entre autre et Autre. Le *«petit autre»*, c'est le moi, construction imaginaire entachée d'aliénation et de méconnaissance ; or *«le moi est une forme tout à fait fondamentale pour la construction des objets»*<sup>49</sup> ; en particulier, *«c'est sous la forme de l'autre spéculaire qu'il voit celui que, pour des raisons qui sont structurales, nous appelons son semblable»*. D'où le rapport a, a', a''... qui définit la relation spéculaire, la relation d'identification.

L'intersubjectivité, elle, forme le champ de la *«vraie parole»* (qui en analyse suppose un sujet tel que chez lui *«le moi soit absent»*, dit Lacan), une parole qui joigne le sujet à un autre sujet, un acte de parole impliquant qu'on s'adresse à des A1, A2 qui sont *«des véritables Autres, des vrais sujets»*<sup>50</sup>. Ces Autres, situés *«au-delà du mur de langage, là où en principe je ne les atteins jamais»*<sup>51</sup>, pourraient définir une relation à un Autre véritable, à l'Autre qui donne(rait) la réponse — revêtant ainsi une

fonction de «répondant».

Toujours dans le *Séminaire II*, la séance du 8 juin commente l'*Amphitryon* de Molière, articule la fonction du père et reprend la distinction entre père imaginaire, père réel et père symbolique (distinction déjà établie dans le commentaire de *L'homme aux rats*<sup>52</sup>), en la faisant fonctionner au sein du couple marié, où l'amour ne vise pas l'individu, *«même idéalisé»*, mais *«un être au-delà»*. Lacan pointe le conflit entre le *«pacte de parole»* (pacte symbolique, qui *«va (...) bien au-delà de la relation individuelle et de ses vicissitudes imaginaires»*), et *«les relations imaginaires qui prolifèrent spontanément à l'intérieur de toute relation libidinale»* et de la *Verliebtheit* (l'état amoureux, *«l'énamoration»*)<sup>53</sup>.

Reformulant les idées-clefs de Lévi-Strauss, il relève que la femme est introduite dans le pacte symbolique du mariage au titre d'objet d'échange entre lignées ; elle est donc soumise à quelque chose qui s'institue en tiers dans la relation, et qui peut même prendre la forme d'un élément transcendant — par exemple un dieu : l'ordre symbolique — androcentrique — *«littéralement la soumet, la transcende»*<sup>54</sup>, ce qui constitue d'ailleurs un facteur de conflit ou de révolte. *«Pour que le couple tienne sur le plan humain, il faut qu'un dieu soit là»*, il faut donc *«que la position soit triangulaire»*<sup>55</sup> : tel est le sens profond du mythe d'Amphitryon. Sosie, c'est le moi, qui trouve toujours devant lui son reflet. Avec les figures d'Amphitryon et de Jupiter, le mythe introduit à la fonction paternelle symbolique, et le Nom-du-Père devient un véritable concept. Dans le *Séminaire IX* sur *«l'identification»* (1961-1962), Lacan travaillera de nouveau cette thématique : il assimilera le nom propre, qui fonde l'individualité du sujet, au trait unaire<sup>56</sup>, et il reviendra sur le cas du petit Hans (qu'il s'attache à détailler dans le *Séminaire IV*), en rappelant, à propos de la *«girafe chiffon-*

<sup>45</sup> *Ibidem*, 19 mai 1955, «le désir, la vie et la mort», p. 273.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 267.

<sup>47</sup> *Ibidem*, 25 mai 1955, p. 288.

<sup>48</sup> Voir ce schéma p. 284.

<sup>49</sup> *Ibidem*, 25 mai 1955, p. 285.

<sup>50</sup> *Ibidem*, pp. 285-286.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 286.

<sup>52</sup> Dans «Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et Vérité dans la névrose».

<sup>53</sup> *Séminaire II*, 8 juin 1955, «Sosie», pp. 302-303.

<sup>54</sup> *Ibidem*, p. 304.

<sup>55</sup> *Ibidem*, p. 306.

<sup>56</sup> *Séminaire IX*, «L'identification», 20 décembre 1961 et 10 janvier 1962 (transcription de l'A.F.I., pp. 71-104).

née»<sup>57</sup>, que la dimension du symbolique est en acte dans les productions du jeune sujet. Il opposera le nom commun, qui «paraît concerner l'objet en tant qu'avec lui, il amène un sens», au nom propre, lequel apporte «quelque chose qui est de l'ordre d'une marque appliquée en quelque sorte sur l'objet, superposée à lui», où l'accent serait mis, selon le linguiste Gardiner, non sur un possible sens, mais sur le son, sur le matériel sonore comme tel, «en tant que distinctif». Le nom propre, qui ne se traduit pas, a une affinité à la marque, c'est-à-dire au signifiant comme objet. Il désigne un sujet «non pas (...) au sens psychologique», mais «au sens structural», un sujet qui selon Lacan «ne se confond pas avec le signifiant comme tel, mais (...) se déploie dans cette référence au signifiant avec des traits, des caractères parfaitement articulables et formalisables, et qui doivent nous permettre de saisir, de discerner comme tel le caractère idiotique (...) du nom propre». Ainsi le sujet se définit-il «dans sa référence au signifiant», le nom propre pouvant être considéré comme un signifiant «sans doute à l'état pur»<sup>58</sup>. Le nom propre forme un «trait unaire», d'où l'idée d'inscription, d'écriture : «tout se passe comme si les signifiants de l'écriture avaient d'abord été produits comme marques distinctives», estime Lacan ; «la caractéristique du nom propre est toujours plus ou moins liée à ce trait de sa liaison (...) à l'écriture».

Le *Séminaire III* sur les psychoses (1955-1956) propose «une grammaire de l'inconscient», en confrontant le texte freudien sur le président Schreber et les «Mémoires d'un névropathe» rédigées par Schreber en 1900-1902. Lacan développe les implications de la distinction saussurienne signifiant/signifié, en observant le glissement incessant du signifié sous le signifiant : la chaîne signifiante est continue, le signifiant est sans signification propre, parfois sans signification du tout (il est alors «pur signi-

fiant»). Signifié et signifiant viennent se nouer au «point de capiton»<sup>59</sup> : ce n\_ud forme la signification. La forclusion (ce terme est finalement choisi par Lacan pour traduire l'allemand *Verwerfung* utilisé par Freud) d'un signifiant primordial hors de l'univers symbolique du sujet<sup>60</sup> détermine la psychose : «dans la psychose, c'est le signifiant qui est en cause, et comme le signifiant n'est jamais solitaire, comme il ne forme jamais que quelque chose de cohérent — c'est la signifiante même du signifiant — le manque d'un signifiant amène nécessairement le sujet à remettre en cause l'ensemble du signifiant»<sup>61</sup>. En l'absence de ce signifiant fondamental, lié à la fonction du père, le sujet se forge «des béquilles imaginaires» : il met en place par exemple une série d'identifications conformistes «à des personnages qui lui donnent le sentiment de ce qu'il faut faire pour être un homme»<sup>62</sup>. Or, observe Lacan en évoquant «la vérité du père» et la façon dont «l'idée du père» fait entrer «la dimension de la vérité» dans la vie et dans «l'économie» de l'homme, «le père est une réalité sacrée en elle-même, plus spirituelle qu'aucune autre, puisqu'en somme rien dans la réalité vécue n'en indique à proprement parler la fonction, la présence, la dominance»<sup>63</sup>. De fait, «la fonction d'être père n'est absolument pas pensable dans l'expérience humaine sans la catégorie du signifiant»<sup>64</sup> — en particulier le signifiant «procréation» («être père au sens de procréer»), qui ne saurait se concevoir sans l'appréhension, la relation à l'expérience de la mort. Dans la séance intitulée «tu es», Lacan formule enfin avec netteté le concept (non plus seulement l'expression) de Nom-du-Père : «avant qu'il y ait le Nom-du-Père, il n'y avait pas de père, il y avait toutes sortes d'autres choses»<sup>65</sup>.

Freud lit la paranoïa comme une défense contre l'homosexualité. Lacan, lui, parle de défaut de la fonction paternelle : il place donc la folie sous la dépendance structurale d'une fonction paternelle<sup>66</sup>. Dans le *Séminaire III*, son ana-

<sup>57</sup> On comparera *Séminaire IX*, «L'identification», 20 décembre 1961 (transcription de l'A.F.I., pp. 72-74) et *Séminaire IV*, 27 mars 1957, «à quoi sert le mythe», notamment pp. 263-267. Voir aussi la séance du 3 avril 1957, «comment s'analyse le mythe», pp. 274-275.

<sup>58</sup> *Séminaire IX*, «L'identification», 10 janvier 1962.

<sup>59</sup> *Séminaire III*, «Les psychoses», 6 juin 1956, «le point de capiton», notamment p. 303.

<sup>60</sup> *Ibidem*, 4 juillet 1956, «le phallus et le météore», p. 361.

<sup>61</sup> *Ibidem*, 18 avril 1956, «des signifiants principaux et du manque d'un», p. 229.

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. 231.

<sup>63</sup> *Ibidem*, 2 mai 1956, «du signifiant et du signifié — métaphore et métonymie (I)» : «sa gerbe n'était point avare, ni haineuse», p. 244.

<sup>64</sup> *Ibidem*, 20 juin 1956, «la grand'route et le signifiant «être père», p. 329.

<sup>65</sup> *Ibidem*, 27 juin 1956, «tu es», p. 344.

<sup>66</sup> Roudinesco, Jacques Lacan, *esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, p. 378.

lyse du cas Schreber souligne le lien entre le système éducatif du père et la folie du fils (lien que Freud n'avait pas développé).

Le 2 mai 1956, pour la première fois, Lacan mentionne les thèses de Roman Jakobson<sup>67</sup> sur la métaphore et la métonymie (ou synecdoque), notions qu'il développe le 9 mai, et qu'il utilisera très souvent dans le *Séminaire IV*, où il reprendra l'exemple tiré de «Booz endormi» : «*Sa gerbe n'était point avare ni haineuse*» — or le texte de Victor Hugo dit le mystère de la paternité (au sens de procréation). Métaphore et métonymie illustrent bien le fait que dans le rapport entre le signifiant et le signifié, c'est le signifiant qui joue le rôle déterminant : c'est donc sur le signifiant qu'il faut mettre l'accent.

Jakobson a étudié les aphasies, dégradations du langage affectant les deux versants du signifiant : l'agrammatisme (qui concerne articulation et syntaxe) se porte sur la distinction positionnelle, l'axe de la contiguïté ; l'aphasie sensorielle (le malade ne peut trouver le mot juste, il paraphrase) concerne la distinction oppositionnelle, l'axe de la similarité. Jakobson considère l'activité sélective comme l'exercice d'une fonction métaphorique, tandis que l'activité combinatoire se rattacherait à la métonymie.

Selon Lacan, la métaphore substitue un signifiant à un autre, avec transfert de dénomination : dans le *Séminaire IV*, le cheval est un exemple de métaphore ; dans le jeu du *fort — da*, la bobine est une métaphorisation de la mère ; le symptôme appartient à l'ordre de la métaphore. La métonymie, elle, est la substitution d'un mot par un autre qui désigne une partie de ce que le premier signifie, dans un rapport de contiguïté : ainsi «la voile» peut-elle dénommer un bateau à voile. Lacan parle aussi de métonymie du désir : le désir se fait demande pour se faire entendre, se perd dans «*les défilés du signifiant*», s'aliène et passe d'objet en objet.

Le 9 mai 1957, donc au moment où Lacan

présente les dernières séances du *Séminaire IV*, la conférence sur *l'Instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*<sup>68</sup> articule les notions de métonymie et de métaphore avec la pensée de Freud. Le rêve est une structure de langage. Ses images «*ne sont à retenir que pour leur valeur de signifiant*»<sup>69</sup>, à décoder, déchiffrer. Le psychanalyste est assimilé à Champollion, le rêve à un rébus, un cryptogramme ou un hiéroglyphe.

Les lois qui organisent le langage se retrouvent dans les processus à l'œuvre au sein du rêve (*Traumarbeit*, le travail du rêve) :

— *Entstellung* (transposition) : glissement du signifié sous le signifiant.

— *Verdichtung* (condensation) : métaphore (surimposition de signifiants).

— *Verschiebung* (déplacement) : métonymie.

Pour symboliser ces processus et fonctions, Lacan établit ce qu'il appelle des «*algorithmes*»<sup>70</sup>, aptes à représenter la topique de l'inconscient, l'incidence du signifiant sur le signifié, la structure métonymique, la structure métaphorique : il définit et formalise la structure langagière de l'inconscient à l'aide de lettres et d'inscriptions.

Ce faisant, d'une part Lacan manifeste qu'il rejette le biologisme (aspect important de Freud), et d'autre part il définit une structure logique formalisable, ce qui implique un renoncement à l'ontologie, partie de la philosophie qui a pour objet l'être, «*l'être en tant qu'être*» (Aristote), donc soit le fait d'être ou d'exister, soit la nature de l'existant, ou son essence. Or Heidegger fait constamment référence à «*l'être de l'étant*»<sup>71</sup> : rejeter l'ontologie, c'est donc aussi prendre ses distances avec Heidegger. Enfin la théorisation de Lacan se porte vers la question de la relation entre le sujet et le signifiant : conception de la psychanalyse qu'on pourrait juger «*antihumaniste*», «*structuraliste*», et «*scientifique*»<sup>72</sup>. En 1960, à Royaumont<sup>73</sup>, Lacan parlera de «*structure du sujet*», s'opposant ainsi à l'idéologie personnaliste de Lagache (lequel prononcera au même

<sup>67</sup> Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, et *Langage enfantin et aphasie*.

<sup>68</sup> *Ecrits*, pp. 493-528.

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 510.

<sup>70</sup> *Ibidem*, p. 515.

<sup>71</sup> Ontologique : ce qui appartient à l'ordre de l'être au sens existentiel. Ontique : qui appartient à l'ordre de l'étant, c'est-à-dire à l'ordre de la donnée concrète de l'expérience ; ce qui concerne l'être concret, l'expérience de l'étant.

<sup>72</sup> Roudinesco, *op. cit.*, p. 352.

<sup>73</sup> Congrès de Royaumont (colloque philosophique international), où Lacan présente une intervention intitulée «*subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*» (voir *Ecrits*, pp. 793-827).

moment un exposé sur la structure de la personnalité). C'est aussi à Royaumont, en septembre 1960, que Lacan introduira sa célèbre formule définissant le signifiant : «*un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant*»<sup>74</sup>.

Dans le cheminement conceptuel de Lacan, la place du père a été d'abord définie comme fonction du père («*une fonction qui est à la fois fonction de la parole et fonction de l'amour*»<sup>75</sup>), puis comme fonction du père symbolique, pour aboutir par la suite au concept de Nom-du-Père. «*Si la société humaine est dominée par le primat du langage, cela suppose que le pôle paternel occupe, dans la structuration historique de chaque sujet, une place analogue*»<sup>76</sup>. Lacan considère que la phase *\_dipienne* effectue le passage de la nature à la culture. Dans ce passage, le père est en quelque sorte l'incarnation du signifiant (il nomme l'enfant de son nom). Cette conceptualisation est tributaire de la mise en place d'une théorie du signifiant.

Dans les années 57 et 58 (dans le *Séminaire IV* et le *Séminaire V*), Lacan articule la relation entre la fonction du père et les notions de métaphore et de métonymie, notamment en forgeant la notion de métaphore paternelle : celle-ci substitue un nom, le nom du père, pur signifiant étroitement lié à l'énonciation de la loi, à un signifiant phallique ; elle s'effectue dans la parole de la mère, qui nomme le père comme responsable de la procréation.

\* \* \*

Le *Séminaire IV*, relatif au sujet dans ses rapports avec son ou ses objets, peut être lu aussi en pensant au père : au manque du ou de père. Si l'objet est toujours perdu et retrouvé, ne saurait-on en dire autant du père ? mais de quel père ?

En 1956-57, l'objet *a* n'est pas encore repéré : *a* désignerait alors l'objet du moi, le

petit autre, avec la dimension imaginaire de l'aliénation (image de soi) qui le situe à l'opposé de l'Autre, lequel incarne la dimension symbolique. L'objet *a* sera introduit dans le *Séminaire VI*, «*Le désir et son interprétation*» (1958-59), où il sera défini comme l'objet du désir, «*objet qui soutient le rapport du sujet à ce qu'il n'est pas (...) en tant qu'il n'est pas le phallus*»<sup>77</sup>. Sein, fèces, phonème, voix, regard ou rien, l'objet *a*, «*effet de la castration*»<sup>78</sup>, «*résidu*» ou «*reste*»<sup>79</sup>, sera bientôt conçu comme support du fantasme et cause du désir (l'objet du désir étant le phallus, ce qu'on pourrait noter  $\$ \langle \varphi \rangle$ ). Il présentifie le manque à être du sujet. En septembre 1960<sup>80</sup>, Lacan soulignera son caractère d'incompatibilité avec la représentation : «*l'objet du désir au sens courant est ou un fantasme, qui est en réalité le soutien du désir, ou un leurre*»<sup>81</sup>. Il notera avec un algorithme la relation du sujet à l'objet *a* :  $\$ \langle a \rangle$ . Dans le *Séminaire XXII*, «*RSI*» (1974-75), l'objet *a* est ce qui fait «*tenir ensemble*» R, S et I dans la présentation du nœud borroméen.

Père réel, imaginaire, symbolique : la paternité se présente sous ces trois registres<sup>82</sup>, que l'on peut observer dans l'analyse du cas du petit Hans (Freud jouant le rôle du père imaginaire, les «*mythes*» inventés par Hans ayant valeur symbolique).

Le père imaginaire, père terrible, effrayant, tout-puissant — mais parfois débonnaire — est un objet idéalisé, redouté, objet d'identification. L'enfant lui attribue la castration ou plutôt la privation de la mère, le fait qu'elle ne possède pas le phallus symbolique auquel il s'est d'abord identifié.

Du père réel, père concret de la réalité familiale, l'enfant n'a qu'une appréhension «*très difficile*», dit Lacan. C'est à lui qu'est «*déférée la fonction saillante dans le complexe de castration (...) si la castration mérite effectivement d'être isolée d'un nom dans l'histoire du*

<sup>74</sup> «Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien», in *Ecrits*, p. 819.

<sup>75</sup> «Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et Vérité dans la névrose», éd. cit., p. 306.

<sup>76</sup> Roudinesco, Jacques Lacan, *esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, p. 373.

<sup>77</sup> *Séminaire VI*, «le désir et son interprétation», 29 avril 1959, transcription de l'A.F.I., p. 385.

<sup>78</sup> *Ibidem*, 13 mai 1959, p. 405.

<sup>79</sup> *Ibidem*, 13 mai 1959, p. 405.

<sup>80</sup> *Ibidem*, 1er juillet 1959, p. 534.

<sup>81</sup> Dans «Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien».

<sup>82</sup> *Dictionnaire de la Psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, éd. Larousse, article «objet *a*».

<sup>83</sup> *Ibidem*, article «père réel, père imaginaire, père symbolique».

*sujet, elle est toujours liée à l'incidence, à l'intervention, du père réel*»<sup>83</sup>. La fonction du père réel serait d'être le possesseur de la mère (donc d'être capable de l'exercice de la virilité), de faire valoir la loi symbolique (la prohibition de l'inceste), et de ménager ainsi à l'enfant «un accès tempéré à la jouissance sexuelle»<sup>84</sup> : la castration pouvant être définie comme l'opération «qui limite et ordonne le désir du sujet»<sup>85</sup>. Or le père se révèle toujours discordant, carent par rapport à cette fonction. La carence du père sera montrée à propos de Joyce<sup>86</sup> ; le *Séminaire IV* la signale pour Dora («la carence phallique du père traverse toute l'observation comme une note fondamentale, constitutive de la position»<sup>87</sup>) et pour le petit Hans («il s'agit que le petit Hans trouve une suppléance à ce père qui s'obstine à ne pas vouloir le castrer. C'est la clef de l'observation»<sup>88</sup>), en montrant qu'en ce dernier cas elle est en rapport intime avec la structure de la phobie.

Le père symbolique est «celui auquel renvoie la loi, l'interdit étant toujours, dans la structure, proféré au Nom-du-Père»<sup>89</sup>. C'est aussi le père mort, la loi devant être considérée comme une instance idéalisée, et peut-être comme un pur signifiant.

Selon Lacan, le père symbolique est «une nécessité de la construction symbolique, que nous ne pouvons situer que dans un au-delà, je dirais presque une transcendance, en tous les cas comme un terme qui (...) n'est rejoint que par une construction mythique (...) ce père symbolique n'est en fin de compte nulle part représenté»<sup>90</sup> : il est donc «le signifiant dont on ne peut jamais parler qu'en retrouvant à la fois sa nécessité et son caractère, et qu'il nous faut donc accepter comme une donnée irréductible

*du monde du signifiant*». Dans le *Séminaire IV*, Lacan nous dit qu'il est «à proprement parler impensable», qu'il «n'est nulle part. Il n'intervient nulle part»<sup>91</sup>.

«Toute espèce d'introduction (...) à la fonction paternelle nous paraît être pour le sujet de l'ordre d'une expérience métaphorique»<sup>92</sup>. Dans le *Séminaire V*, Lacan formulera que le père symbolique est «une métaphore»<sup>93</sup>, c'est-à-dire «un signifiant substitué à un autre signifiant. Là est le ressort, le ressort essentiel, l'unique ressort de l'intervention du père dans le complexe d'Œdipe»<sup>94</sup>. Le signifiant «père symbolique» se substitue «au premier signifiant introduit dans la symbolisation, le signifiant maternel. Selon la formule (...) de la métaphore, le père vient à la place de la mère»<sup>95</sup>.

Le père est déjà présent, mais en quelque sorte virtuellement, dans la première relation entre l'enfant et la mère (relation duelle, à caractère profondément imaginaire) : en effet, surgit alors au premier plan «cet objet imaginaire privilégié qui s'appelle le phallus»<sup>96</sup>, objet du désir de la mère, et auquel l'enfant va s'identifier. A ces trois éléments, l'Œdipe s'ajoute une quatrième fonction : celle du père.

Le terme «phallus» fait constamment l'objet d'hésitations dans le *Séminaire IV*, où la polysémie et les ambiguïtés de ses emplois donnent le sentiment qu'on assiste à un bricolage, à une élaboration *hic et nunc*. La notion de phallus pose la question suivante : «l'objet est-il ou non le réel ?»<sup>97</sup>.

Objet imaginaire, le phallus image la turgescence du pénis : «il en est la forme, l'image érigée»<sup>98</sup>.

<sup>83</sup> *Séminaire IV*, 13 mars 1957, «du complexe de castration», pp. 220-221.

<sup>84</sup> *Dictionnaire de la Psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, éd. Larousse, article «père réel, père imaginaire, père symbolique».

<sup>85</sup> *Ibidem*.

<sup>86</sup> Dans le *Séminaire XXIII*, «le sinthome».

<sup>87</sup> *Séminaire IV*, 23 janvier 1957, «Dora et la jeune homosexuelle», p. 139.

<sup>88</sup> *Ibidem*, 5 juin 1957, «les culottes de la mère et la carence du père», p. 365.

<sup>89</sup> *Dictionnaire de la Psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, éd. Larousse, article «père réel, père imaginaire, père symbolique».

<sup>90</sup> *Séminaire IV*, 13 mars 1957, «du complexe de castration», p. 219.

<sup>91</sup> *Ibidem*, 6 mars 1957, «du complexe d'Œdipe», p. 210.

<sup>92</sup> *Ibidem*, 19 juin 1957, «essai d'une logique en caoutchouc», p. 376.

<sup>93</sup> *Séminaire V*, 15 janvier 1958, «la métaphore paternelle», Seuil, p. 174.

<sup>94</sup> *Ibidem*, p. 175.

<sup>95</sup> *Ibidem*, p. 175.

<sup>96</sup> *Séminaire IV*, 28 novembre 1956, «les trois formes du manque d'objet», p. 28.

<sup>97</sup> *Ibidem*, p. 30.

<sup>98</sup> *Ibidem*, 12 décembre 1956, «la dialectique de la frustration», p. 70.

A la fin du *Séminaire III*<sup>99</sup>, lorsque Lacan a proposé sa première approche de ce concept, il l'a explicitement relié à la figure du père : «*si des échanges affectifs, imaginaires, s'établissent entre la mère et l'enfant autour du manque imaginaire du phallus, ce qui en fait l'élément essentiel de la coaptation intersubjective, le père, dans la dialectique freudienne, a le sien, c'est tout, il ne l'échange ni ne le donne (...) Le père n'a aucune fonction dans le trio, sinon de représenter le porteur, le détenteur du phallus. Le père, en tant que père, a le phallus — un point c'est tout*»<sup>100</sup>. Le père est «*l'anneau*» qui fait tenir ensemble le trio phallus — mère — enfant, conclut Lacan à la fin du *Séminaire III*.

Le phallus, comme objet, est indissociablement lié à la notion de manque.

Les trois formes du manque de l'objet<sup>101</sup> sont présentées à partir de la distinction entre agent du manque, objet du manque et manque d'objet lui-même<sup>102</sup>.

La frustration que fait naître l'incapacité à obtenir un objet convoité se rapporte au manque d'un objet réel (par exemple : le sein), manque dont l'agent est la mère. A une certaine étape de son développement (position dépressive), l'enfant accède à l'appréhension de la notion de totalité : dès lors, l'opposition présence/absence constitue l'amorce de l'ordre symbolique<sup>103</sup> — on pourrait la représenter par l'opposition entre les signes + et —. Si la mère ne répond plus à l'appel, «*elle devient réelle*» (c'est-à-dire : toute-puissante), et le sein devient objet de don. La mère peut donner ou refuser : dès lors, le sein devient symbolique, il est appréhendé comme le signe de l'amour. La demande se fait sans limite. Le dommage est imaginaire.

Dans le *Séminaire V*, Lacan ajoutera que lorsque le père interdit la mère parce que celle-ci, «*comme objet, (...) est à lui, elle n'est pas à l'enfant*», ce faisant, il «*frustre bel et bien l'en-*

*fant de la mère (...) en tant que l'enfant en a besoin*»<sup>104</sup>.

La privation<sup>105</sup> est déterminée par l'absence réelle d'un objet que le sujet peut concevoir comme devant lui appartenir, ou comme devant appartenir à celui qu'il perçoit comme étant indûment dépouillé ; on parle alors de «*trou réel*».

L'objet de la privation est symbolique : en effet, pour qu'un objet puisse manquer dans le réel, il faut qu'il soit considéré comme devant y être présent (c'est l'exemple du livre manquant dans une bibliothèque, repéré par sa place et par son inscription dans un fichier). Ainsi l'enfant découvre-t-il que la mère n'a pas le phallus, qu'elle en est «*privée*» — il suppose qu'elle a été châtrée par le père. La loi du père est imaginairement conçue par l'enfant comme privant la mère du phallus, châtrant la mère, située dans une position de dépendance par rapport à ce père tout-puissant.

La privation constitue un des temps de l'Œdipe. L'agent de la privation est le père imaginaire. La privation porte sur le phallus symbolique, toujours voilé, et sur l'être : l'enfant doit faire le deuil de l'identification au phallus. Dans le *Séminaire V*, Lacan soulignera que la fin de l'Œdipe aussi comporte une privation : en effet, le père «*se fait préférer à la mère*» ; ainsi peut s'établir «*l'identification terminale*» de l'Œdipe qui «*tend à se produire pour le garçon comme pour la fille*» ; ici, la privation (la fille reconnaît qu'elle n'a pas le phallus, le garçon reconnaît qu'il n'a «*pas vraiment ce qu'il a*») est corrélative de l'identification idéale au père<sup>106</sup>. La mère doit aussi être «*privée*» de son enfant pour que celui-ci accède à son propre désir.

La castration suppose le primat du phallus pour les deux sexes : l'objet mis en jeu est ici non le pénis, mais le phallus, comme objet imaginaire cette fois.

La femme est manquante de phallus : il

<sup>99</sup> *Séminaire III*, 4 juillet 1956, «le phallus et le météore», Seuil, pp. 358-59.

<sup>100</sup> *Ibidem*, p. 359.

<sup>101</sup> Voir les tableaux, en particulier p. 215 (13 mars 1957, «du complexe de castration») et p. 269 («comment s'analyse le mythe», 3 avril 1957). Voir aussi dans le *Séminaire V*, p. 172 («la métaphore paternelle», 15 janvier 1958).

<sup>102</sup> Voir le *Dictionnaire de la Psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, éd. Larousse, article «manque».

<sup>103</sup> *Séminaire IV*, 12 décembre 1956, «la dialectique de la frustration», p. 68.

<sup>104</sup> *Séminaire V*, 15 janvier 1958, «la métaphore paternelle», p. 173.

<sup>105</sup> *Dictionnaire de la Psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, éd. Larousse, article «privation» et article «manque».

<sup>106</sup> *Séminaire V*, 15 janvier 1958, «la métaphore paternelle», p. 174.

s'agit d'un besoin «*imaginaire*», dit Lacan. L'enfant alors, «*en tant que réel, prend pour la mère la fonction symbolique de son besoin imaginaire*»<sup>107</sup>.

Premier temps : en miroir, pour «*maintenir*», c'est-à-dire «*leurrer*», le désir maternel, l'enfant s'identifie au phallus (ici, l'instance paternelle n'est présente que sous forme voilée).

Deuxième temps : le père intervient comme privateur de la mère. S'il accepte la privation maternelle, l'enfant se détache de son identification première, il est délogé de la position de phallus maternel.

Troisième temps : intervention du père réel, à la fois détenteur du phallus ou supposé tel, et possesseur de la mère — donc potent, au sens génital du terme — qui interdit l'inceste. L'enfant renonce non plus seulement à être le phallus, mais aussi à «l'avoir», c'est-à-dire à s'en prétendre le maître. Le garçon va s'identifier au père : il faut qu'il tienne son pénis de quelqu'un d'autre, dit Lacan. La fille, elle, va se tourner vers les hommes pour trouver le phallus. Le surmoi et l'idéal du moi se forment par référence à la figure paternelle : «*la fin du complexe d'Œdipe est corrélative de l'instauration de la loi comme refoulée dans l'inconscient, mais permanente. C'est dans cette mesure qu'il y a quelque chose qui répond dans le symbolique*», dit Lacan<sup>108</sup>.

La castration est nécessaire, l'enfant a «*besoin*» du complexe de castration<sup>109</sup>.

Le concept de castration recevra de nouveaux développements l'année suivante dans le *Séminaire V* sur «les formations de l'inconscient». Lacan reviendra sur les trois formes du manque d'objet : il attribuera encore davantage d'importance au père — il parlera par exemple des «*trois plans de la castration, de la frustration, et de la privation exercées par le père*»<sup>110</sup>.

L'enfant est investi comme phallus au prix de la soustraction du pénis de son image : il est donc symboliquement castré. Devant le miroir, la petite fille passe rapidement la main devant son sexe comme pour l'effacer. Le petit garçon, lui, constate l'insuffisance de son pénis

par rapport à celui de l'adulte. Dans les rêves et les fantasmes, le phallus est régulièrement séparé du corps. Lacan explique cette perte comme un effet de «l'élévation» du phallus à la fonction de signifiant : «*dès lors que le sujet est soumis aux lois du langage (métaphore et métonymie), c'est-à-dire dès lors que le signifiant phallique est entré en jeu, l'objet phallique est imaginaiement tranché*» ; tandis que dans l'image du corps, il est «*négligé*»<sup>111</sup>. La coupure imaginaire va déterminer l'objet du désir, objet définitivement perdu.

La castration est l'effet de l'intervention de l'ordre symbolique, qui institue une dette symbolique — l'inscription de l'enfant dans la chaîne des générations se paie d'un renoncement : c'est la perte définitive de l'objet phallique ; «*le phallus qui lui est décidément refusé, tombe, niederkommt*», écrit ainsi Lacan à propos de la jeune homosexuelle<sup>112</sup>.

Le rapport au phallus est ce qui va régler l'assomption, par le petit d'homme, de son sexe. Il est lié à l'avènement du désir et au logos<sup>113</sup>.

On pourrait résumer tout cela par le tableau suivant :

		agent	manque d'objet	objet
père symbolique	réel (père)		castration (dette symbolique) (œdipe)	imaginaire (phallus maternel)
	symbolique mère (père)		frustration (dam imaginaire) (registre pré-œdipien)	réel (sein) (mère)
	imaginaire (père) (père)		privation (trou réel) (œdipe)	symbolique (phallus, pénis maternel "à l'état symbolique" <sup>114</sup> ) (enfant)

La castration symbolique prendra aussi une autre signification avec Maud Mannoni ; au sein de l'école expérimentale de Bonneuil-sur-Marne, l'interprétation est «proscrite» : selon Maud Mannoni, la retenue de l'interprétation, qui équivaut à une castration symbolique pour l'analyste, permet la création, l'invention, la liberté, le jeu, le désir dans une structure éclatée, en phase avec le transfert dissocié des psycho-

<sup>107</sup> *Séminaire IV*, 12 décembre 1956, «la dialectique de la frustration», p. 71.

<sup>108</sup> *Ibidem*, 6 mars 1957, «du complexe d'Œdipe», p. 211.

<sup>109</sup> *Ibidem*, 13 mars 1957, «du complexe de castration», p. 222.

<sup>110</sup> *Séminaire V*, «les trois temps de l'Œdipe», 22 janvier 1958, p. 184.

<sup>111</sup> Dictionnaire de la psychanalyse, éd. Larousse, article «castration (complexe de)».

<sup>112</sup> *Séminaire IV*, 23 janvier 1957, «Dora et la jeune homosexuelle», p. 146.

<sup>113</sup> «La signification du phallus», in *Ecrits*, p. 692.

<sup>114</sup> *Séminaire IV*, 13 mars 1957, «du complexe de castration», p. 219.

tiques. Pour Maud Mannoni, la femme, l'institution, forment des lieux du «non interprétable» — ce qu'on pourrait opposer au «terrorisme» de Mélanie Klein, qui bombarde l'enfant d'interprétations (voir *Psychanalyse d'un enfant*). Lacan s'en est amusé dans son *Séminaire I* : «elle lui fout le symbolisme avec la dernière brutalité, Mélanie Klein, au petit Dick ! Elle commence tout de suite par lui flanquer les interprétations majeures. Elle le flanque dans une verbalisation brutale du mythe œdipien, presque aussi révoltante pour nous que pour n'importe quel lecteur»<sup>115</sup>.

Le *Séminaire IV* doit se lire solidairement avec le *Séminaire V* et avec le texte de 1958 intitulé «La signification du phallus»<sup>116</sup>, consacré à l'enjeu symbolique du phallus dans l'inconscient et à sa place dans l'ordre du langage. Le phallus y est défini comme le signifiant «destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant» : il a donc fonction d'opérateur. Objet du refoulement originaire, il «ne peut jouer son rôle que voilé». Il est présent sous les trois aspects, réel, symbolique et imaginaire : «on peut dire que ce signifiant est choisi comme le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle, comme aussi le plus symbolique au sens littéral (typographique) de ce terme, puisqu'il y équivaut à la copule (logique). On peut dire aussi qu'il est par sa turgidité l'image du flux vital en tant qu'il passe dans la génération»<sup>117</sup>. Lacan souligne son rapport au désir : le phallus est «le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir»<sup>118</sup>.

Lacan effectuera une deuxième approche du concept de phallus à partir de 1972-73 : d'abord dans le *Séminaire XX*, «Encore», qui offre la dimension «logique» des formules de la sexualité (présentées comme une algébrisation), la notion de fonction phallique  $\Phi_x$ , et une combinatoire qui permet de faire apparaître l'asymétrie de la différence sexuelle ; ensuite lorsqu'il

développera la position du phallus dans le nœud borroméen, en mettant l'accent sur le registre topologique.

Dans le *Séminaire XXIII*, «le sinthome», Lacan déclarera<sup>119</sup> : «le phallus, c'est la conjonction de ce que j'ai appelé ce parasite, qui est le petit bout de queue en question, (...) avec la fonction de la parole». C'est en quoi l'art de Joyce «est le vrai répondant de son phallus». Lacan parle alors de la jouissance phallique en termes de «jouissance éprouvée du fait du parlêtre comme une jouissance parasitaire, et qui est celle dite du phallus»<sup>120</sup>, et il montre son lien avec le pouvoir. Il définit la parole elle-même comme un parasite, «le parasite parolier», dit-il, expliquant que «par l'intermédiaire de l'écriture (...) la parole se décompose en s'imposant»<sup>121</sup>.

Dans le *Séminaire IV*, le concept de phallus permet à Lacan d'apporter un éclairage sur la phobie, le fétichisme, le transvestisme, l'homosexualité féminine, la perversion. Lacan établit la distinction entre la valeur de signifiant attribuée au phallus et sa valeur dérisoire d'objet : c'est ainsi que «toutes les perversions jouent toujours, par quelque côté, avec cet objet signifiant en tant qu'il est, de sa nature et par lui-même, un vrai signifiant, c'est-à-dire quelque chose qui ne peut en aucun cas être pris à sa valeur faciale. Quand on met la main dessus (...) comme c'est le cas dans (...) le fétichisme (...), l'objet est exactement rien. C'est un vieil habit usé, une défroque»<sup>122</sup>.

La phobie se déclenche au moment de l'entrée en jeu du «pénis réel», lorsque l'enfant «est mis au point de rencontre de la pulsion réelle et du jeu imaginaire du leurre phallique», par rapport à sa mère<sup>123</sup> : Hans est pour sa mère «la métonymie du phallus», dit Lacan. Dans le cas du petit Hans, le cheval apparaît comme un substitut phallique, en rapport direct avec l'angoisse de castration. Cependant Lacan définit le cheval comme un «signifiant obscur (...) par cer-

<sup>115</sup> *Séminaire I*, 17 février 1954, «analyse du discours et analyse du moi», p. 81, commentaire au sujet de «l'importance de la fonction du symbole dans le développement du moi» (Mélanie Klein).

<sup>116</sup> «La signification du phallus», in *Ecrits*, pp. 685-695.

<sup>117</sup> *Ibidem*, p. 692.

<sup>118</sup> *Ibidem*, p. 692.

<sup>119</sup> *Séminaire XXIII*, «le sinthome», 18 novembre 1975, transcription de l'A.F.I., 1997, p. 14.

<sup>120</sup> *Ibidem*, 16 décembre 1975, éd. cit., p. 54.

<sup>121</sup> *Ibidem*, 16 février 1976, p. 115.

<sup>122</sup> *Séminaire IV*, 27 février 1957, «le phallus et la mère inassouvie», p. 194.

<sup>123</sup> *Ibidem*, 13 mars 1957, «du complexe de castration», p.227.

*tains côtés insignifiant*»<sup>124</sup> : le signifiant phobique se présente donc comme un signifiant à tout faire, entre autres métaphore du père, permettant à l'enfant de symboliser le réel de la jouissance phallique et de rediriger l'angoisse vers un objet phobogène qui ne sera qu'un «tigre de papier», tout en jouant un rôle «*polarisant, recristallisant*», permettant de restructurer le monde. Les objets phobiques, qui appartiennent «*par essence à l'ordre symbolique*», ont «*une fonction bien spéciale, qui est de suppléer au signifiant du père symbolique*»<sup>125</sup>. Et la guérison du petit Hans «*arrive au moment où s'exprime de la façon la plus claire, sous la forme d'une histoire articulée, la castration comme telle*»<sup>126</sup>.

La perversion est une tentative de récupération de la part de jouissance perdue par l'effet de la castration : la mère possède le phallus. D'une façon générale, la perversion s'ordonne autour de l'absence et de la présence du phallus.

Le fétiche représente non le pénis réel, mais le pénis en tant qu'il est susceptible de manquer (on peut l'attribuer à la mère, et simultanément en reconnaître l'absence). L'objet fétiche est dans un rapport métonymique au signifiant phallus ; il met en relief la fonction du voile : signifier l'absence. L'enfant s'attache à «*l'objet de l'au-delà du désir de la mère (...) par la voie d'une identification imaginaire à la mère*», résumera Lacan en janvier 1958<sup>127</sup>. Dans le *Séminaire IV*, il montre que dans ses relations amoureuses, le fétichiste connaît «*une alternance d'identifications*» : identification à la femme, et identification au phallus imaginaire<sup>128</sup>.

Le transvestiste s'identifie à la mère phallique, «*en tant d'autre part qu'elle voile le manque de phallus*», c'est-à-dire «*à une femme qui a un phallus, seulement elle en a un en tant que caché*»<sup>129</sup>. «*Je crois plus correct de dire que c'est au phallus qu'il s'identifie, en tant que caché sous les vêtements de la mère*», corrigera Lacan l'année suivante<sup>130</sup>.

S'attachant au cas de la jeune homo-

sexuelle décrit par Freud dans *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, Lacan fait entendre que ce qui est cherché dans la femme, à l'extrême de l'amour, c'est ce qui lui manque. Ce qui est cherché au-delà d'elle, c'est «*l'objet central de toute l'économie libidinale — le phallus*»<sup>131</sup> : la chute de la jeune homosexuelle, qui mime un «*accouchement symbolique*», a valeur de «*privation définitive*».

Selon Lacan, «*la fonction de la perversion du sujet est une fonction métonymique*», tandis que Dora, qui est une névrotique, «*trouve dans la situation une sorte de métaphore perpétuelle*»<sup>132</sup>.

Dans le cas de l'homosexualité masculine, «*c'est encore de son phallus qu'il s'agit pour le sujet, mais (...) c'est du sien en tant qu'il va le chercher chez un autre*»<sup>133</sup>.

\* \* \*

Dans le séminaire sur «l'identification», Lacan observera que d'une année à l'autre il avance en faisant alterner une thématique centrée sur le signifiant (séminaires impairs : I, III, V, etc.) et une thématique centrée sur le sujet (séminaires pairs) : «*vous verrez que si vous reprenez la suite de mes séminaires depuis l'année 53 (...), vous pourrez facilement y retrouver une alternance, une pulsation. Vous verrez que de deux en deux domine alternativement la thématique du sujet et celle du signifiant*»<sup>134</sup>. Ce type de démarche n'aide pas vraiment à repérer les étapes des refontes conceptuelles opérées par Lacan.

En 1956-57, avec la notion de phallus, il a trouvé une clef organisatrice : c'est ce qui est vraiment nouveau dans le *Séminaire IV*.

Le terme «structure» revient en *leitmotiv* ; ce mot-manifeste est aussi rassurant : il traduit la confiance dans la fécondité de l'élaboration, du processus secondaire. Lacan a constamment développé un effort presque surhumain d'explication, de théorisation, de formalisation.

<sup>124</sup> *Ibidem*, 8 mai 1957, «circuits», p. 307.

<sup>125</sup> *Ibidem*, 13 mars 1957, «du complexe de castration», p. 228.

<sup>126</sup> *Ibidem*, p. 230.

<sup>127</sup> *Séminaire V*, 22 janvier 1958, «les trois temps de l'Œdipe», p. 184.

<sup>128</sup> *Séminaire IV*, 30 janvier 1957, «la fonction du voile», p. 160.

<sup>129</sup> *Ibidem*, 6 février 1957, «l'identification au phallus», p. 166.

<sup>130</sup> *Séminaire V*, 22 janvier 1958, «les trois temps de l'Œdipe», p. 184.

<sup>131</sup> *Séminaire IV*, 9 janvier 1957, «le primat du phallus et la jeune homosexuelle», p. 110.

<sup>132</sup> *Ibidem*, 23 janvier 1957, «Dora et la jeune homosexuelle», p. 145.

<sup>133</sup> *Ibidem*, 27 février 1957, «le phallus et la mère inassouvie», p. 194.

<sup>134</sup> *Séminaire IX*, «l'identification», 15 novembre 1961, transcription de l'A.F.I., pp. 10-11.

Cet effort intervient ici en corrélation avec une position par rapport aux trois registres, réel, symbolique, imaginaire, qu'il fait jouer constamment avec un plaisir presque ludique, peut-être même avec une certaine jubilation : il les éprouve, semble découvrir leurs rapports, notamment en revisitant l'Œdipe. Il dit par exemple que « *l'ordre symbolique, en tant que distinct du réel, entre dans le réel comme un soc et y introduit une dimension originale* »<sup>135</sup> ; la mère paraît se tenir à la limite du symbolique et du réel...

On peut alors s'interroger sur la valorisation du symbolique, sur la volonté de promouvoir un symbolique toujours plus « purifié ». Cette tension constante vers l'abstraction ne comporte-t-elle pas un risque de « désincarner » le symbolique ? Or cette tension pourrait apparaître comme une forme très accomplie de sublimation — à l'instar des mathématiques, elle a rapport avec la beauté.

Cette insistance, alors que ce *Séminaire IV* traite de la figure et de la fonction paternelles, tend peut-être à colmater une souffrance intime : dans l'émotion qui étreint Lacan devant le petit Hans, pourrait s'entr'apercevoir une dramaturgie « interne », non dite, mais redoublant sourdement la dramaturgie « externe » (la mise en scène) du *Séminaire*. En 1938, dans son article sur « les complexes familiaux », Lacan constatait le déclin de l'image du père dans les sociétés occidentales. De 1953 à 1963, il élabore un système structural fondé sur une revalorisation de la fonction symbolique du père ; il s'attachera ensuite à formaliser ce système. Or son histoire personnelle s'accomplit à partir d'un grand-père paternel, Emile Lacan (dont il porte le prénom), qui semble s'être comporté en tyran étouffant, terrifiant ; puis d'un père, Alfred, affectueux, dévoué, plein de bonne volonté, mais inconsistant, figure du père « humilié » : dans son enfance, Lacan semble avoir souffert de l'abaissement de la fonction paternelle<sup>136</sup>. Durant son âge adulte, sa relation à la paternité est restée tourmentée, déchirée : Sibylle, fille engendrée avec sa première épouse, naît le 26 novembre 1940 ; mais Judith, fille de Lacan et de Sylvia Maklès (épouse séparée de Bataille), vient au monde le

3 juillet 1941. Sylvia Bataille divorce de Georges Bataille en 1946. Dans les années 50, Lacan continue de dissimuler à ses enfants du premier lit l'existence de son deuxième mariage (il a épousé Sylvia en juillet 1953) et de sa nouvelle famille. Judith, enfant très aimée de Lacan, inscrite à l'état civil sous le nom de Bataille, ne portera le nom de son père qu'à partir de 1964<sup>137</sup> ; elle se mariera peu après (en 1966) avec Jacques-Alain Miller.

Un an après la mort du père de Lacan, ces questions feront retour avec violence dans le *Séminaire IX*<sup>138</sup>. Il n'y a pas de tautologie possible, déclare Lacan ; l'assertion « *A est A* » est fautive : en effet, en aucun cas un signifiant ne saurait être identique à lui-même. Lacan — âgé de soixante ans — développe alors un exemple inattendu : l'expression « Mon grand-père est mon grand-père », dit-il, « *veut dire ceci, que cet exécrable petit bourgeois qu'était ledit bonhomme, cet horrible personnage grâce auquel j'ai accédé à un âge précoce à cette fonction fondamentale qui est de maudire Dieu, ce personnage est exactement le même qui est porté sur l'état civil comme étant démontré par les liens du mariage pour être le père de mon père, en tant que c'est justement de la naissance de celui-ci qu'il s'agit dans l'acte en question. Vous voyez donc à quel point « mon grand-père est mon grand-père » n'est pas une tautologie (...) ici il s'agit d'un rapport du réel au symbolique. Dans d'autres cas il y aura un rapport de l'imaginaire au symbolique, et faites toute la suite des permutations, histoire de voir lesquelles seront valables* ». Puis, à partir de la calligraphie chinoise, Lacan introduit l'expression « trait unaire », comme traduction de *einzigster Zug* (« unaire », au lieu de « unique », « singulier ») ; il relate ensuite comment, visitant le musée de la Préhistoire de Saint-Germain, il a vu une série de bâtonnets gravés sur une côte de cervidé — d'abord deux, « *puis un petit intervalle, et ensuite cinq, et puis ça recommence* » : différence quantitative (non qualitative) indiquée par un intervalle. Le trait coché est le signifiant comme tel, qui sert à manifester la présence de la différence à l'état pur ; la succession de coches introduit un détachement par rapport au présent. Lacan commente : « *voilà, me disais-je en m'a-*

<sup>135</sup> *Séminaire IV*, « le signifiant dans le réel », 20 mars 1957, p. 237.

<sup>136</sup> Roudinesco, *op. cit.*, pp. 373-74.

<sup>137</sup> Elisabeth Roudinesco et Michel Plon, article « Lacan », in *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard.

<sup>138</sup> *Séminaire IX*, « l'identification », 6 décembre 1961, transcription de l'A.F.I., pp. 51-52.

*dressant à moi-même par mon nom secret ou public, voilà pourquoi en somme, Jacques Lacan, ta fille est ta fille, ta fille n'est pas muette, voilà pourquoi ta fille est ta fille, car si nous étions muets, elle ne serait point ta fille»<sup>139</sup>.*